

# **Cuando empieza la noche (Quand commence la nuit) - continuité dialoguée**

Entretien avec Carlos Poma Cruz  
*Textes de Carlos Poma Cruz*

C'était un jour apparemment normal pour moi. J'allais payer une facture d'eau ou quelque chose comme ça. Et je suis sorti de chez moi pour aller prendre le bus. Brusquement il y a une camionnette qui m'intercepte avec des hommes armés. Et là, tu ne sais pas ce qui se passe. Tu te retrouves entouré d'hommes armés. On me met dans la camionnette avec une cagoule, on me couche sur le sol et on m'a embarqué vers une destination que je ne connaissais pas.

Ils te traitent de terroriste, ils te disent que tu vas mourir.

Tu ne vois rien. Tu entends des bruits. C'est une obscurité totale pleine de bruits.

Tu ne sais qui t'as arrêté, tu ne sais pas où tu vas. Si tu vas mourir ou rester en vie. Tu n'as aucun contrôle sur ce qui va arriver. Sur ce qu'ils vont faire de ta vie. Tu t'imagines des choses, tu t'imagines qu'ils vont t'emmener et te torturer sur une plage de Lima comme ils l'ont fait avec d'autres. Tu peux imaginer, mais tu ne peux pas savoir.

## ***Une histoire d'Hubert Lanssiers***

*Hubert Lanssiers m'a raconté cette histoire : « Un gourou demande à ses disciples s'ils peuvent dire quand commence le jour et quand finit la nuit.*

*Un des disciples dit : quand tu vois un animal à une certaine distance et que tu peux dire s'il s'agit d'une vache ou d'un cheval.*

*Non, dit le gourou*

*Quand tu regardes un arbre à une certaine distance et que tu peux distinguer s'il s'agit d'un manguier ou d'un anaconda*

*Non plus, dit le gourou*

*C'est bon dirent les disciples donne-nous la réponse.*

*Quand tu regardes le visage d'un homme et que tu reconnais en lui ton frère; quand tu regardes la figure d'une femme et que tu reconnais en elle ta sœur. Si tu n'es pas capable de cela, alors, quelle que soit l'heure, c'est la nuit à coup sûr. »*

Et là on m'a mis dans une cave, complètement obscure. C'était l'appareil contre le terrorisme, l'appareil de répression de l'Etat.

Et tu te rends compte qu'il y en a d'autres que toi. Tu entends crier les gens crient quand on les torture. Et, dans des haut-parleurs, ils mettent de la musique. Le genre de musique qui passe à la radio.

Moi j'avais une cagoule sur la tête.

Je ne comprenais presque pas les questions, ce qu'on disait. Je ne sais même pas si c'était des questions. C'étaient des cris, des sortes de cris, des accusations, des coups. Je ne sais pas même s'ils voulaient obtenir des informations. Ou s'ils voulaient m'épuiser physiquement.

Je crois qu'on se réfugie un peu dans l'espoir que ce n'est pas normal, que cette situation n'est pas normale. Que c'est une situation qui va s'arrêter. Ce qui est normal c'est que ça n'est pas lieu. Si tu te mets ça dans la tête. Tu peux te dire que ça va passer. C'est un peu aussi... Comme te réfugier, comme commencer à te construire un monde intérieur qui te permet de t'évader de tout ce qui se passe autour de toi. Continuer à penser à tes choses à toi à ce que tu vas faire, des petites choses. A ce moment-là, penser par exemple que tu vas pouvoir te lever le lendemain. Tout un travail. Que le lendemain tu vas être en vie et que tu vas pouvoir continuer. Chaque minute. Chaque minute tu la passe comme ça. Continuer à respirer, continuer à vivre.

Tu peux parler de milles choses, tu peux dire ce que tu veux ou ne rien dire du tout. Pour eux c'est ce qui importe le moins. Tu es coupable... Avant. Tu n'es pas un suspect, tu es coupable. Si tu es là c'est pas parce qu'on te suspecte de quelque chose. Tu es coupable, tu es un terroriste, point final. Tu es dans une guerre entre l'armée et le terrorisme comme eux disent. Dans cette guerre, tu es traité comme un animal, tu es torturé, tu es humilié, tu es maltraité. L'idée de la torture, de ces régimes de dictatures c'est justement détruire la personne. Ils te torturent, ils crient sur toi, ils t'humilient. En finir avec toi physiquement ou te tuer, te détruire presque à la limite de la mort

Un général de l'Armée avait dit que si, dans cette guerre, on doit tuer des gens, on tuera des gens. Et si dans cette guerre nous tuons 100 personnes, disait ce général, et sur ces 100, seulement 2 ou 3 sont coupables, il disait que c'était le coût de la guerre. Tu te rends compte où était le critère de vie,

jusqu'à quel point s'était arrivé. C'était la même chose du côté du terrorisme.

Au début la violence était à la campagne. Avec une violence directe contre des personnes. Il y avait une différence entre la campagne et la ville, la ville ne se sentait pas très touchée. Au début on pensait que c'était une chose passagère. Jusqu'à ce que la violence arrive en ville aussi. Et là il y a eu beaucoup de morts et beaucoup de répression policière. On ne savait pas dire comment on allait en sortir.

Et c'est là qu'apparaît Fujimori comme une nouvelle possibilité. Ni terrorisme ni forces armées, ni partis politiques traditionnels. C'était comme un citoyen normal qui va résoudre les problèmes. C'est l'image du japonais travailleur . Et on pensait qu'il allait résoudre les problèmes. Je crois qu'on a voté pour lui sans le connaître. À cette époque, j'étais impliqué dans ce qu'on appelle la gauche traditionnelle. Je travaillais dans une commune où avait gagné un candidat de gauche. Au Pérou, la politique était vue comme, à un certain point comme un délit. Si tu faisais de la politique tu étais contre le gouvernement ou pour le gouvernement. Donc il y avait sans arrêt des tensions dans le pays. Tu pouvais être un jour libre et le lendemain en prison ou mort.

L'isolement total c'était vraiment les trois premières semaines. Puis après on m'a transféré aux caves du palais de justice. C'était un grand souterrain. On m'a fait entrer dans un endroit tout petit où, il y avait beaucoup de gens, environ septante personnes. Il y avait deux groupes très marqués. Le Sentier Lumineux et le MRTA et il y avait beaucoup de personnes innocentes aussi.

Le premier jour où je suis arrivé j'étais très affaibli. Un individu qui était du Sentier Lumineux m'aborde. Il m'offre du pain, « prend camarade, prend du pain », vraiment j'allais pas bien du tout. Je lui ai dit non, merci non. J'ai compris dès le début qu'il y avait des groupes organisés là je voyais des drapeaux, des images. C'était très choquant. Quand j'ai repoussé ce qu'il m'offrait, j'ai senti que lui aussi me repoussait. C'est-à-dire si moi je n'acceptais pas son groupe, son groupe ne m'accepterait à aucun prix.

Donc j'ai fait un choix. Le choix, c'était de refuser tout type de soumission.

Comme on était tous les uns sur les autres très serré, pour dormir il fallait mettre les matelas si on peut appeler ça des matelas par terre. Les uns à côté des autres tout le sol était recouvert de matelas. Le Sentier avait fixé une heure mettre

les matelas par terre et les relever. On se levait à 7h. le matin. Ils t'obligeaient à t'asseoir, ils commençaient à chanter leurs hymnes et leurs chansons. Ils criaient « Vive le Parti, Vive le Président Gonzalo, Vive ceci cela ». Et toi tu devais rester là sans rien dire en les regardant. Après venait ce qu'ils appelaient la journée de travail qui était ce qu'ils appelaient l'activité productive. Le parti doit produire pour créer de l'économie et tout le monde doit participer à la production. On avait des fils avec lesquels on faisait des petits bracelets. Puis ils distribuaient la nourriture. Puis l'après-midi, ils recommençaient à chanter « vive le Parti, vive ceci et vive cela... ». C'était l'heure de l'activité artistico culturelle. Il faisait du théâtre dans le style de théâtre chinois Maoïste. Représentant le seigneur féodal et tout ça. Là aussi on jouait le rôle de spectateurs. Il y avait aussi la routine de la police. Tous les jours ils nous comptaient ça prenait environ une heure.

### **La forme magnifique**

*Quand Isidoro Bortto Mavila s'éloigna du théâtre, il observa que la nuit venait de tomber sur la ville et qu'une bruine, presque imperceptible mais incessante, altérait un peu les silhouettes des gens et des bâtiments. Il décida de marcher malgré tout. Tandis qu'il parcourait les rues éclairées d'une lumière jaunâtre, il décida d'allumer une cigarette comme s'il cherchait, avec la fumée du tabac, à faire fuir les brises automnales et à accompagner en même temps certains souvenirs familiaux qui erraient dans son esprit. Peu de temps après, il entra dans un café où un type grassouillet vêtu d'un costume blanc et portant un noeud papillon lui servit, le plus proprement possible, un expresso accompagné d'un verre d'eau minérale. Il aurait vraiment préféré commander un ou deux verres d'eau-de-vie, mais il sentait que les circonstances n'étaient pas des plus favorables pour cela. Quand il regarda sa montre, il était 19 heures et il décida de quitter l'endroit. Une demi-heure plus tard, le taxi qui le transportait le déposa devant le palais de justice. Il y entra en empruntant des couloirs, il monta des escaliers, des femmes et des hommes chargés de paquets de papiers plein les bras le saluèrent (il répondait évasivement aux saluts), il parcourut d'autres labyrinthes jusqu'à se retrouver dans une pièce pleine de dossiers pour remplir ses fonctions: présider un tribunal sans visage.*

*Debout, face à un immense miroir noir, Alejandro Tucto voyait se refléter son corps émacié; son visage, tremblant et en sueur, révélait son angoisse incessante à quelques instants de la sentence. La salle, exagérément éclairée, fut envahie d'un silence sépulcral. Brusquement, sortant d'un haut-parleur, on*

entendit une voix totalement déformée par l'électronique. Alejandro Tucto entendit une avalanche de numéros d'articles de loi et d'alinéas qui s'achevèrent sur le prononcé de la sentence: "condamné à vingt ans de prison".

Isidoro Bortto Mavila, depuis son siège recouvert de velours, observa l'inculpé avec dédain. Alejandro Tucto avait à ce moment le regard de côté et il portait tout le poids de la loi sur les épaules. Le président du tribunal sans visage décida de lever la séance, absorba un peu d'eau minérale et s'en fut avec la sensation du devoir accompli, martial et inéluctable.

En sortant du palais, il accosta le premier taxi qu'il rencontra.

- Où allez-vous, Monsieur, demanda sobrement le jeune conducteur.

- Au théâtre "Azul", avenue Central, s'il vous plaît; dit le juge.

- Excusez-moi, mais la représentation est terminée pour aujourd'hui, répliqua le chauffeur.

- Et comment le savez-vous?

- Parce que je suis Isidoro Valdevellano, l'un des protagonistes de l'oeuvre "La fin de l'aventure". Je suis le prisonnier qui a eu la chance de voir la vie au dernier moment de sa vie", dit le jeune en regardant le visage de l'autre Isidoro.

Il y a un policier qui arrive et qui te dit que tu es en jugement. Tu entres dans une salle et il n'y a rien. C'est un espace vide.

Devant il y a un grand miroir, c'est comme un miroir énorme. C'est comme si tu étais tout seul dans un salon. Il y a une voix qui sort d'un haut-parleur qui est dans les coins. C'est une voix que tu ne comprends pas parce qu'elle est déformée. Tu ne vois personne, rien. Tu vois juste des hauts parleurs qui émettent des sons comme une voix et qui te lise les accusations, très agressives. Avec l'intention de te juger. C'est un peu surréaliste. Et toi tu te regardes dans ce truc-là, ce n'est pas vraiment un miroir, mais tu vois ton image reflétée. Tu écoutes et tu te regardes en même temps.

Dans mes activités avec la commune, parmi les gens que je connaissais, il y avait quelqu'un qui avait été membre du MRTA, de Tupac Amaru. J'essayais de l'aider dans la mesure où il voulait sortir de cette organisation. Il est venu vers moi, il m'a demandé de l'aide. Je connaissais des gens des droits de l'homme. On l'a aidé dans la mesure du possible. En faisant des communiqués de presse. Ils ont fini par le tuer comme un animal. La police a noté ces déplacements avec moi notamment et elle m'accuse d'être complice de son assassinat. Quelque chose d'incroyablement absurde.

On m'interroge sur un attentat qu'y a eu à Miraflores et ce que je faisais à cette heure là. Ça avait lieu des années avant et moi on me demandait ce que je faisais. C'est comme si on te demandait à toi qu'est-ce que tu faisais quand on a arrêté Hussein ou qu'est-ce que tu faisais quand Bush a gagné les élections... J'en sais rien qu'est-ce que je faisais à ce moment-là. Et le temps que tu mets à réfléchir ils te disent que c'est déjà démontré que tu es coupable parce qu'il y a un doute. Il y a une série d'accusations qui sont épuisantes. D'écouter, écouter, écouter, écouter, écouter, écouter, écouter. C'est comme une hémorragie d'accusations qui te tombent dessus.

Le jugement c'était 20 ans de prison.

On est arrivé à la prison en pleine nuit. C'était un pavillon qui venait d'être inauguré. Tout était sombre, on ne voyait rien. On a pris des coups donnés par la police. On s'est mis en rang pour rentrer dans ce pavillon. Tout le monde était terrorisé. On ne disait rien, on était en silence. On avait peur qu'ils nous tapent à nouveau dessus. Et il a fait jour avec ce silence sépulcral. Dans ce silence, j'ai entendu le bruit d'une mouche qui me semblait extraordinaire, quelque chose d'élémentaire, de primitif qui me mettait en contact avec le monde extérieur.

La cellule dans laquelle j'étais, avait trois mètres sur deux. Et à l'intérieur il y avait un petit wc turc, deux espèces de lit en ciment pour deux personnes. À un moment il y avait tellement de gens, tellement de prisonniers qu'on ne savait plus où les mettre on était serré dans ce cubicule.

Il devait rester en prison 23h30, enfermé. On n'avait pas le droit de lire, de travailler. Tu avais ton matelas, ta gamelle, le wc turc.

Tu te levais et rien. Et donc l'occupation, c'était de marcher c'est-à-dire faire deux pas en avant et deux pas en arrière ce que la distance te permettait. Pendant pas mal de temps. Trois pas, deux pas, trois pas, deux pas,. Tous les jours. Et être là sur ton matelas parce qu'il n'y avait pas moyens de bouger. Sinon tu pouvais te cogner contre le petit mur qui était le lit. Mes mouvements étaient, étaient adaptés à un espace beaucoup plus grand. J'adaptais mes mouvements à cet espace tout petit. J'ai dû m'habituer à ce petit espace qui est devenu presque normal pour moi. Ma vision aussi s'est adaptée à cet espace réduit.

### **Huitième portrait**

*Mira et Mara vivaient entourées de tableaux de peintres peu connus. Leurs vies coulaient au sein d'une atmosphère silencieuse et pleine de paysages marins, de portraits tristes et joyeux, et dans une grande pauvreté. Toute la réalité*

*qu'elles avaient autour d'elles, elles la voyaient à travers ces tableaux. À la longue, chaque action, chaque mot dit ou tu, chaque instant de l'existence ne furent rien d'autre que manifestation mobile des tableaux.*

*Elles en étaient arrivées à la conviction que tout ce que l'on entend par réalité, c'est-à-dire: l'enfant qui naît poisseux de sang, les couples qui font l'amour, les assassinats qui sont commis; la vie des empereurs ou des mendiants, n'étaient rien de plus que les traits que la main d'un peintre a commencés et qu'à chaque instant, elle modifie, accentue, dédaigne ou omet, éternellement.*

*Leurs vies avaient été signées par la peinture, mais, malgré cela, ni l'une ni l'autre ne firent de tableau. Jusqu'à ce que la mort de Mara déchaîne tout le talent que la vie de son amie pouvait avoir contenu.*

*La mort révéla alors ce que la vie avait caché tout le temps où elles avaient vécu ensemble. La scène sur les toiles se répétait indéfiniment en adoptant de nouvelles variantes: c'était le corps ensanglanté de Mara allongé par terre ; dans d'autres tableaux Mara était assise et recouverte de sang, Mara pendue, Mara poignardée dans le ventre. Personne ne pu comprendre le vrai sens de cette obsession. Personne en réalité ne se risqua à la découvrir, étant donné que pour beaucoup il s'agissait, seulement et lamentablement, de l'expression d'un des états les plus purs de la conscience et que tout le monde connaît comme folie.*

C'était incroyable la pression; tu avais l'impression que le monde s'arrêtait parfois. Tu étais là des heures, des heures, des heures, des heures, des heures, des jours, des semaines, des mois... Dans un endroit aussi petit... Tu sentais le poids d'un pouvoir... Qui te gardait en état de soumission dans une espèce de cube. Et tu ne pouvais rien faire pour en finir. Une pression permanente, la sensation d'être soumis. Bon, il y avait une idée derrière tout ça parce que... Par exemple, le petit-déjeuner tu pouvais l'avoir parfois à 6 heures du matin ou à 10 heures du matin. Le second plat, le second repas pouvait arriver à midi comme à sept heures du soir. Il n'y avait jamais un horaire établi. Si un jour, tu t'habitues à manger à midi et le lendemain c'est à sept heures tu es complètement déséquilibré. Une fois par semaine, c'était ce qu'ils appelaient la fouille. Une force de sécurité spéciale venait. Ils nous mettaient tous tout nus dans la cour. Le peu qu'il y avait dans les cellules, ils le jetaient dans les coins, ils le mettaient en morceau.

Je me souviens qu'il y avait un type qui est devenu fou. Et qui ... et qui avait été violé. Il était devenu complètement autiste. Il était comme un robot. Il bougeait comme un robot.

Il y en avait un autre ... qui pour son malheur et parce qu'il voulait sortir de là, il a fait ses besoins, il a chié dans sa propre cellule par terre. Il s'est barbouillé le visage avec sa merde, il a commencé à taper contre les murs.

Bon dans mon cas, d'une certaine manière, le fait que je comprenne un peu ce qui se passait, du conflit qu'il y avait dans le pays. Et mon assurance que ça n'allait pas durer toujours qu'un jour ou l'autre ça allait se terminer mais je ne pouvais pas savoir quand. Le temps passait, passait.

### ***Cela fait quatre jours***

*Il y a quatre jours que j'ai quitté la prison et me voici, arrêté au coin de l'avenue Abancay et de la rue Colmena. Par chance, le soleil d'été est accompagné d'une brise agréable qui arrive à me rafraîchir le corps. Je suis étonné de voir comment les gens se déplacent dans les rues, j'ai la sensation qu'ils ont acquis le sens le plus tragique que peut avoir la vie. C'est comme si une voix, venue on ne sait d'où, leur répétait à l'oreille à chaque instant : "sauve qui peut". Il y a déjà dix minutes que je suis au coin d'Abancay et Colmena, pratiquement sans bouger. Les gens se voient sans se regarder, s'agressent sans nécessairement se bousculer les uns les autres. Il y a environ une minute et demie, j'ai senti une odeur répugnante près de moi et, quand j'ai tourné le corps, je me suis retrouvé face à un fou qui trimbalait ses affaires sans raison; il est évident que le type ne s'intéressait pas le moins du monde à ce qui se passait autour de lui mais, ce qui est terrible, c'est que cet "autour" (dans lequel je suis inclus) ne s'intéresse pas non plus à ce qui arrive au fou. Il est déjà 14:30 et le ministère de l'Intérieur a ouvert ses portes; je suis obligé de porter sur moi un bout de carton de couleur verte qui porte, à son tour, ma photo et huit chiffres. Tout le monde doit porter ce bout de carton et le garder précieusement. Si c'est possible, on enregistrera parfaitement au plus profond de sa mémoire les chiffres idoines, afin que l'on puisse savoir qui on est. En plus, chacun a besoin par là de quelques petites pièces rondes en métal ou de papier rectangulaire dont il faudra bourrer ses poches. Il sera possible de la sorte d'aller d'un endroit à l'autre et de faire en sorte que d'autres puissent faire pareil et ce, jusqu'à ce que ces bouts de papiers soient usés ou qu'on disparaisse. Alors les bouts de papiers changeront et de nouveaux bipèdes couvriront l'espace qu'on a laissé. Abancay et Colmena, ministère et petit carton vert, petite pièce ronde ou papier rectangulaire. Aujourd'hui, je veux seulement aller voir quelque chose, je ne sais pas quoi, les vagues de la mer, un film ou que sais-je encore.*

Le moment de la libération c'était au moment où il y a eu le scandale de la corruption de Montesinos et de Fujimori. C'est au moment où Fujimori est parti en décembre 2000 que la lumière est apparue et qu'on allait pouvoir sortir de là. Et en janvier 2001 je suis sorti.

C'était un mélange de joie, d'angoisse, de tristesse, de remords ; la tristesse parce qu'il y avait encore des gens à l'intérieur et d'après moi il n'aurait pas du y être. J'avais perdu la notion de la distance quand je suis sorti. Et de la vitesse. Il y avait presque 8 ans qui s'étaient passés et Lima avait complètement changé. Je devais marcher très prudemment quand je traversais une rue parce que je calculais mal la distance et la vitesse des voitures. Je me souviens qu'avant d'aller chez moi, je suis passé par un supermarché et j'étais complètement étonné parce que c'était quelque chose de très nouveau. J'étais comme un enfant devant dans un parc d'attractions. Le fait de pouvoir toucher les choses, bouger. C'était un peu conflictuel parce que j'étais un peu comme si j'attendais un ordre pour bouger. Je crois qu'inconsciemment j'attendais que quelqu'un me dise si je pouvais bouger ou pas. Et la manière dont les gens se déplaçaient, était surprenant. Ils avaient plein d'espace pour bouger, ils pouvaient profiter de cet espace. Cette liberté de pouvoir avoir de petites options pas des grandes, des petites : prendre un objets sans que quelqu'un te regarde ou te surveille. C'était une sensation indescriptible. La valeur de la liberté.

C'était « Cuando empieza la noche », « Quand commence la nuit » un entretien avec Carlos Poma Cruz.  
Les textes écrits sont de Carlos Poma Cruz.

Avec les voix de:

Pour la traduction : Marie-Anne Heunnesse

Pour la lecture : Gérard De Sélys

Prise de sons : Arnould Chapel « Hill » et Thierry Tirtiaux

Traduction : Roberto Paredes

Montage : Luc Plantier

Mixage : Alain Hannart

Musique : « Sukr » de The Julia Set Project

Une production de Pascale Tison avec le soutien de la RTBF, de la communauté française de Belgique, de la Scam, de la Sabam et de la Sacd

Une réalisation de Vincent Detours et Dominique Henry